Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 69 (2011)

Heft: 2: Economie de l'urgence et immédiateté

Artikel: L'economia della paura : tra mente e società

Autor: Novarese, Marco

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-283617

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ECONOMIA DELLA PAURA: TRA MENTE E SOCIETÀ

Marco Novarese[1]
Università Amedeo Avogadro, Alessandria
marco@novarese.org

> La science économique et l'économie de marché peuvent être vus comme des instruments visant à répondre à la peur atavique de la pauvreté et de la faim. En cela, la science économique continue l'esprit des Lumières qui voulaient libérer l'homme de la peur archaïque envers un monde régi par des puissances obscures. Les Lumières faisaient le postulat que le monde pouvait en fait être à la fois compris et dominé. C'est la même idée qui est à la base de l'économie moderne, qui par conséquent visait à dépasser la peur. Cependant les résultats, récents, de la finance dite comportementale ont montré que la peur ne peut être supprimée et qu'elle continue à influencer les prises de décisions, biaisant ainsi la rationalité de ces décisions. La peur est en fait un mécanisme fondamental que les personnes mettent en jeu pour se protéger, même si cette fonction n'épuise pas complètement le rôle que joue la peur dans l'expérience humaine. Viser à supprimer la peur, ainsi que le propose le projet de l'économie moderne est par conséquent à la fois illusoire et dangereux pour le bien être des personnes. De plus, la peur émergeant de l'incertitude et cette dernière ne pouvant être supprimée malgré certaines hypothèses économiques, il devient donc nécessaire d'apprendre à y faire face, plutôt que d'essayer de l'éliminer. En outre, l'incertitude est aussi associée à l'espoir et à la nouveauté (je crains telle situation car quelque chose de mal peut arriver mais quelque chose de bien le peut aussi) qui sont des facteurs importants du bien être des personnes. C'est ce qu'avait expliqué Scitovsky (1976) pour qui nous avons tous besoin à la fois de redondance (ce qui a déjà été expérimenté et pour qui nous connaissons la réaction appropriée) et de nouveauté. Les deux situations extrêmes, l'absence absolue de redondance ou l'absence absolue de nouveauté sont également inacceptables. Or, l'économie de marché en visant à créer de la richesse et des situations (apparemment) sûres, contribue à diminuer la nouveauté et par conséquent accroissent le sentiment d'ennui. La richesse se paie (au moins) de ce prix. L'Economie néglige souvent ce coût car elle suppose que la création de richesse est sa seule préoccupation. Mais cet objectif est de plus en plus souvent remis en question par de nombreux courants hétérodoxes en économie. Il y a encore un autre problème à essayer de supprimer la peur. En raison de sa complexité et de nos limites cognitives, la réalité ne sera jamais parfaitement connue, ainsi que l'a montré par exemple Taleb (2007) avec son analyse concernant l'inévitabilité des cygnes noirs. Par conséquent, la volonté de ne pas avoir peur nous pousse à refuser d'accepter que nous ne pourrons jamais entièrement connaitre et donc prévoir la réalité. Nous ne nous mettons pas en état d'accepter l'imprévu et plus particuliè-

---

1 Alcune note di questo articolo sono frutto di riflessioni condotte insieme a Mario Cedrini nel corso del lavoro di cura di un volume (di prossima pubblicazione) sul rapporto tra economia e paura. La responsabilità di errori o imprecisioni è mia. Questo lavoro è stato realizzato grazie al supporto di Regione Piemonte – "Bando per le Scienze Umane e Sociali" che ha finanziato il progetto "Istituzioni,comportamento e mercati in contesti locali e globali."

rement les difficultés, ce qui nous rend plus vulnérables aux événements pénibles (ne pas avoir peur, c'est donc rejeter la possibilité d'événements non prévus et cela représente un risque pour nous). Mais la conséquence de cela est que, si nous devons accepter la nature incertaine du monde et donc la peur qui lui est consubstantielle, nous devons aussi accepter que certains de nos efforts pour atteindre nos objectifs peuvent ne pas porter leurs fruits, à cause précisément de facteurs imprévus venant remettre en question ces efforts. Il est donc important pour notre bien être d'agir en cohérence avec des obligations morales et pas uniquement pour atteindre des objectifs spécifiques qui sont par nature incertains. L'inévitabilité de cette rationalité procédurale de nos actions doit par conséquent être reconnue et pleinement acceptée.

Mots clés: économie cognitive, peur, économie de l'économie, bien-être, gestion du risque.

> L'origine della scienza economica e dell'economia di mercato possono essere viste come un tentativo di vincere il timore atavico della fame e della povertà. In questo, l'economia prosegue un percorso più generale iniziato dall'illuminismo, rivolto ad affrancare dai timori di un mondo controllato da forze oscure, e a proporre l'idea di che la realtà sia, invece, conoscibile e controllabile. Questa filosofia si ritrova nei modelli economici e nei messaggi che essi trasmettono alla società. L'economia cancella, quindi, la paura dal proprio orizzonte. L'economia comportamentale vede la paura come un fattore che non può essere eliminato e rappresenta un limite alla razionalità. Bisogna quindi comunque difendersi dagli effetti della paura. Si tratta di una idea sicuramente sensata, ma parziale. Questo lavoro prova a mostrare come, in realtà, il tentativo di immaginare un mondo privo di questa emozione sia, a sua volta, problematico. Lo spazio della paura coincide, inoltre, con quello dell'incertezza e quindi della speranza e della novità, elementi indispensabili per il benessere degli esseri umani.

Parole chiave: economia cognitiva, paura, economia dell'economia, felicità, gestione del rischio.

INTRODUZIONE

Qual è il rapporto tra economia e paura, ammesso che ne esista uno? Da un lato, la quotidianità degli ultimi anni ci parla di una crisi economica originata anche da diversi timori e poi nutrita dalle preoccupazioni di consumatori ed investitori. Dall'alto, la scienza economica neoclassica sembra non essere interessata a questo concetto e, forse, nemmeno in grado di gestirlo. Il difficile connubio tra economia e paura può e deve essere visto in una duplice dimensione. Il modello di razionalità sembra incompatibile con un concetto che, almeno in prima approssimazione, è collegabile all'emotività. La paura è legata all'incertezza e all'incalcolabilità del rischio, e quindi fatica ad essere gestita all'intero di modelli di razionalità che - anche per essere trattabili matematicamente - rifiutano l'imprevisto e l'imprevedibile. Al di là degli aspetti tecnici dei modelli, c'è, poi, un messaggio generale che la scienza economica, nel suo complesso, sembra voler trasmettere. Tale messaggio è che la società e l'economia, lasciate a loro stesse, conducono a ottimi risultati per tutti; il mondo non è caotico, ma risponde a leggi ben definite. La razionalità degli agenti, il loro egoismo, la divisione del lavoro e il mercato garantiscono la crescita economica. Non c'è, allora, nulla da temere; la povertà – una delle paure ataviche - non rappresenta una condanna dalla quale non si può scappare. Non servono controlli e regolamentazioni.

Immaginare un mondo prevedibile e gestibile da agenti razionali ha, così, inevitabilmente, anche una valenza sostanziale e ideologica. L'economia diventa la disciplina che cancella la paura, grazie alla sua capacità di mostrare i benefici della libera concorrenza. Una riflessione sul rapporto tra economia e paura deve quindi valutare entrambe le dimensioni, quella tecnica e quella ideologica.

L'economia comportamentale ha fatto emergere il ruolo della paura nei processi decisionali, sostenendo la necessità di modelli diversi e, inevitabilmente, anche di politiche differenti. Slovic (2010) rappresenta un esempio significativo di questo filone. Le persone non sono in grado di valutare in maniera razionale e coerente i rischi, ma sono influenzabili dalla rappresentazione e dalla contestualizzazione dei problemi. Anche Sunstein (2005), partendo proprio dai risultati sperimentali, si occupa dei problemi legati agli effetti della paura sui comportamenti degli individui. Le paure possono essere manipolate a fini economici. Campagne di comunicazione tese a esagerare determinati rischi sanitari, ad esempio, stimolano le persone a pretendere dai governi spese di un certo tipo che sono, però, razionalmente poco sensate. Sarebbe meglio, allora, lasciare determinate scelte ai tecnici, non manipolabili.

Ci sono anche altri ambiti della letteratura comportamentale in cui si parla di paura. Il desiderio di equità delle persone può essere raccontato come timore di subire ingiustizie, un sentimento che determina azioni non razionali, in termini di costi e benefici materiali egoisti. La paura della perdita del lavoro influenza il benessere delle persone e induce a comportamenti difensivi che contraddicono l'idea dell'agente economico teso ad inseguire il profitto più elevato. La paura di non superare esami, test o di risultare meno abili di altre persone può rendere, a sua volta, meno efficiente il funzionamento del mercato e può ridurre la capacità delle persone di imparare e migliorare. Akerlof e Shiller (2009) hanno mostrato l'effetto macroeconomico della mancanza di sicurezza che porta le persone a non acquistare, determinando e mantenendo situazioni di crisi economica.

Una rassegna completa dell'effetto del timore sull'economia non è qui possibile. Sarebbe un'analisi, inoltre, troppo eterogenea. L'attenzione di questo articolo si focalizza, piuttosto, sull'altra dimensione del rapporto economia/paura: quali effetti ha l'ottimismo della disciplina sulla società? Indirettamente questa analisi permetterà, comunque, di far emergere alcune critiche al modello dell'agente razionale.

I modelli e le teorie sono strumenti di lavoro. Nessun modello è mai l'unica e vera rappresentazione della realtà. E' una riflessione di base nella metodologia della scienza (disciplina nella quale, peraltro, gli economisti ricevono raramente una formazione specifica). Modelli alternativi possono avere implicazioni ideologiche differenti. Già Boulding (1962) aveva osservato che la scienza non si limita, infatti, a descrivere il mondo; la creazione di categorie mentali, interventi diretti, domande alle quali rispondere modificano la realtà e la sua percezione. Il termometro altera la temperatura del sistema che va a misurare; il PIL o l'inflazione sono variabili economiche che influenzano pesantemente la vita pubblica. Per questo è fondamentale studiare l'effetto della scienza economica sulla realtà, e il tema della paura sembra un terreno adatto a questo tipo di riflessione. Le analisi che si occupano di come l'economia impatta sulla realtà, generalmente, hanno carattere sociologico o politologico. L'economia sembra non interessata a valutare il suo rapporto con la vita reale, forse perché ritiene, appunto, di descriverla. Il rischio è quello di astrarsi e perdere la capacità di capire il mondo. Una eventuale revisione della scienza economica deve passare anche attraverso riflessioni di questo tipo.

ECONOMICA, CULTURA E SOCIETÀ

Per Heilbroner (1990) l'obiettivo fondamentale delle società umane è sempre stato quello di sopravvivere, producendo risorse sufficienti per tutti. Per perseguire questo fine, i membri del gruppo devono cooperare e lavorare insieme, suddividendosi i compiti. Nella prima parte della vita civilizzata, la forza centrifuga dell'individualismo - tipico degli esseri umani - è stata contrastata dal potere della tradizione e dal comando. Il figlio era tenuto a fare lo stesso lavoro del padre, e ciascuno aveva un ruolo predefinito da rispettare. Solo in questo modo la società poteva sopravvivere. Il singolo era asservito al tutto.

La nascita dell'economia come scienza e lo sviluppo del libero mercato rappresentano una rottura di questo equilibrio, in cui – si potrebbe dire – la paura di non riuscire a sopravvivere imponeva un ordine sociale ben definito, limitando la crescita e le aspirazioni personali. Ubel (2009) legge il lavoro di Smith come un invito a non temere l'ordine spontaneo e la libertà di scelta; proprio dall'egoismo nasce il benessere per tutti. Si può avere fiducia nel mercato e nella possibilità di capirlo. Non servono barriera protettive doganali, non ci deve essere timore a specializzarsi in una sola attività e ad allontanarsi dalla terra. Sarà il mercato a produrre cibo per tutti. Anche la crescita della popolazione è legata a leggi di mercato e non c'è rischio di sovraffollamento e carestie. La ricchezza da far crescere non è più fatta di oro e argento dei mercantilisti, conservato al sicuro, ma è un qualcosa di dinamico da rimettere continuamente in gioco.

L'idea che il mondo possa essere compreso e governato era già emersa durante l'illuminismo, quando gli esseri umani smisero di sentirsi soggetti a forze oscure e incontrollabili (il destino o l'azione divina). Il mondo poteva essere compreso. Il razionalismo tipico della cultura occidentale sarebbe, così, anche una reazione contro il timore fino ad allora sperimentato dagli esseri umani.

IL TIMORE DELLA PAURA

Clive Hamilton – economista di formazione e intellettuale del movimento ecologista – nel libro "The Mystic Economist" (1994), spiega il razionalismo tipico della cultura occidentale con la paura per i sentimenti e per i lati oscuri e viscerali del nostro essere. Questo timore avrebbe portato, paradossalmente, alla creazione di una scienza priva di emozioni e fondata sul calcolo. La razionalità sarebbe l'antidoto al timore di quella parte meno comprendibile degli esseri umani, e al timore della paura; essa consentirebbe di controllare e comprendere il mondo e di riporre in un angolo il lato emotivo di noi stessi (cercando di non ascoltarlo e fingendo che non esista). L'idea di poter controllare il mondo ha, però, effetti molto forti sulle politiche e sulla mentalità delle persone. La cultura occidentale (soprattutto quella protestante anglosassone, che ha, oltre tutto, una visibilità molto forte su tutto il resto del mondo, grazie anche alla sua narrativa, alla musica, alla televisione e al cinema) si basa fortemente sul merito individuale: ciascuno è artefice del proprio destino. Perché sia possibile essere responsabili della propria vita è necessario che il mondo sia conoscibile e gli sforzi siano premiati. In un mondo incerto, i successi dipenderebbero necessariamente dal caso e non avrebbe senso impegnarsi (oppure, come vedremo in conclusione, le azioni devono avere natura etica e non strumentale).

Nei modelli economici il consumo è legato al reddito disponibile, che dipende dalla quantità di lavoro svolto. La possibilità di spendere e consumare, quindi, origina dalle preferenze delle persone per il lavoro rispetto al tempo libero. In tale modello, il problema della disoc-

cupazione, e più in generale della necessità di procurarsi le risorse per sopravvivere, è completamente assente. La disoccupazione è solo volontaria. Non c'è nulla da temere: ognuno ha cioè che desidera e merita, in base alle proprie preferenze.
Nell'impianto base dell'economia (il modello di equilibrio economico generale) non serve il denaro. Secondo l'approccio standard la moneta è solo un velo che serve ad oliare i meccanismi di una macchina perfetta. Keynes (1930) contrasta questa visione: la moneta non è neutrale ed è domandata di per se stessa, in quanto bene liquido in grado di cautelare da scelte di investimento di lungo periodo a volte troppo incerte. Hamilton (1994) propone una rassegna di come alcuni antropologi abbiano letto e dato significato alla moneta e al desiderio di detenerla. Il denaro è percepito come un oggetto sacro che rappresenta il potere e l'immortalità ed è quindi l'antidoto al timore della morte. Il suo valore simbolico persisterebbe ancora oggi, nella società civilizzata e razionale. Dietro l'apparente razionalità degli esseri umani, permangono motivazioni simboliche. L'economia, così, attribuendo un ruolo limitato al desiderio di denaro, lascia ancora da parte la paura, a danno della propria capacità di comprendere i fenomeni.

LA SOCIETÀ DEL RISCHIO

Il sociologo Ulrich Beck indica la realtà contemporanea con l'espressione "società del rischio". L'obiettivo degli stati moderni sarebbe, infatti, proprio quello di proteggere gli individui da possibili eventi negativi (Beck, 2008), individuali o, soprattutto, collettivi: dal terrorismo alla recessione. Il rischio, dunque, è il nemico da affrontare oggi, almeno nella società occidentale, anche a costo di rinunciare a qualcosa. Per fronteggiare il terrorismo, ad esempio, si mettono a parte alcune libertà fondamentali, ritenute inalienabili.
Il timore può essere fronteggiato anche rinunciando alla stessa capacità di conoscere. Ignorare il pericolo (cosa che si fa quando si pensa di essere in grado di gestire il mondo, anticipare i problemi e porvi rimedio) è, infatti, un modo per affrontarlo. Piuttosto che adattarsi all'incertezza, si ignorano i problemi che non si possono affrontare. C'è qui, ancora, una sorta di paradosso, ma solo apparente: il tipo di società visto da Beck ha senso nella misura in cui il rischio è posto al centro dell'attenzione ma, allo stesso tempo, i pericoli devono essere gestibili (Cedrini e Novarese, 2009).
Il governo delle paure ha implicazioni economiche importanti; i timori muovono denaro. Questo legame è evidenziato anche da Bourke (2007), nella sua storia culturale di questa emozione. Nell'epoca moderna, gli effetti sono, però, probabilmente molto più forti e globali di quanto non siano mai stati. Il timore di essere sepolti vivi (a causa di una errata diagnosi di decesso), ingenera iniziative imprenditoriali rivolte a sviluppare fantomatici meccanismi in grado di salvare il malcapitato. Ben diverso è ad esempio, l'impatto economico del timore per il terrorismo.
Il rischio è anche, paradossalmente, il prodotto dei successi scientifici ottenuti dalla nostra civiltà (e dipende anche, direbbe Hamilton, dall'idea di poter e dover considerare ogni cosa come oggetto di proprietà degli esseri umani). Ci sono esempi eclatanti quali la bomba atomica (prodotto dello sviluppo tecnologico) o l'inquinamento (figlio del successo nell'industrializzazione e nello sviluppo della ricchezza). La stessa disoccupazione dipende dallo sviluppo tecnologico-industriale ed è addirittura percepita proprio in relazione ad un certo tipo di cultura. Nell'antica Grecia, ad esempio, il lavoro era la dimensione degli schiavi; un

basso livello di occupazione era un dato positivo e non uno spreco di risorse. Il successo della scienza economica ha portato a credere che tutto sia prevedibile e che il mercato funzioni bene e si autoregoli; la crisi che stiamo vivendo ha mostrato l'errore di tale idea.
I rischi sono, infatti narrazioni culturali; nascono quando li si percepisce come tali e si creano misure per fronteggiarli (eventi negativi considerati ingestibili non sono rischi, ma situazioni da accettare). Il desiderio di gestire un pericolo, crea, allo stesso tempio un rischio. In altri momenti e culture, invece, quella stessa situazione era, magari, invece, considerata come parte normale della vita.
Se tutto deve e può essere controllabile, eventi inattesi e sgradevoli diventano meno accettabili o intollerabili. La capacità, almeno presunta, della stessa società moderna di controllare i rischi diventa, così, parte del problema, perché ingenera una ridotta capacità di sopportare altre situazioni pericolose, aumentando le potenziali emergenze da gestire. L'abitudine a temere, rende più pavidi.
La comunicazione gioca un ruolo chiave nel definire cosa si deve temere. I rischi legati all'effetto serra sono ancora dibattuti a livello scientifico. E' stata la politica a decidere che si trattava di un'emergenza, grazie anche all'intervento sulla scena di attori non convenzionali e non istituzionalizzati, quali i movimenti ecologisti. I pericoli percepiti come urgenti sono quelli avvertiti come vicini e concreti (la razionalità e la conoscenza limitata impediscono di interessarsi ad eventi lontani e incerti). L'immaginazione entra ancora in gioco. Le azioni degli ambientalisti avrebbero avuto l'effetto di stimolare una certa lettura e percezione dei mutamenti climatici. E' chiaro il rischio di manipolazione evidenziato anche da Sunstein (2005).

IL CIGNO NERO

Come Beck, anche Taleb (2007) critica la pretesa di conoscere della società moderna e, in particolare della scienza economica. La conoscenza è organizzata in categorie (i modelli ideali platonici). Queste categorie spiegano generalmente bene l'esperienza quotidiana (che le ha generate). Non sono, però, adeguate a gestire gli eventi rari ed eccezionali, quelli che si osservano raramente, i cigni neri della filosofia humiana. Le persone credono di vivere in un mondo che si può definire *Mediocristan*, dove i valori medi descrivono bene la distribuzione complessiva, perché le differenze sono limitate; le code sono poco lontane dal centro e i valori positivi più elevati compensano quelli negativi. In realtà il mondo reale andrebbe etichettato come *Estremistan*. I casi rari, alti o bassi hanno un peso potenziale enorme, che cambia gli ordini di grandezza delle medie calcolate sui dati normali. In *Estremistan*, gli effetti dei cigni neri possono essere disastrosi (anche nel bene, quando ad essere imprevista è una scoperta scientifica).
Sovrastimare il proprio sapere è più pericoloso che essere ignoranti. E', forse, ovvio, che non si possano conoscere e prevedere eventi eccezionali. Il problema nasce dal meta modello della nostra scienza, in base al quale il mondo è prevedibile e gli eventi eccezionali sono, al più curiosità. L'incapacità di comprendere e accettare l'idea di vivere in *Estremistan* determina, così, effetti catastrofici, anche a causa della sicurezza nel proprio sapere che porta ad esporsi a rischi ritenuti impossibili. Invece di accontentarsi e puntare a scelte capaci di funzionare in situazioni diverse, si opta per strategie specifiche, ottimali a condizioni particolari, ma disastrose al variare delle condizioni.

Il passato non insegna, perché ci si dimentica presto degli errori commessi; dopo che un evento è avvenuto sembra che sia il frutto naturale del passato e in quanto tale, assolutamente prevedibile. L'idea di poter anticipare il futuro è, invece, illusoria; l'industria della previsione è quindi uno scandalo. Particolarmente insensate sono le previsioni degli economisti, i cui modelli sono completamente inadeguati al mondo ma il cui ruolo politico è, invece, enorme.

TRA PAURA E NOIA

Secondo Scitovsky (1976) gli esseri umani percepiscono le situazioni incontrate nell'esperienza quotidiana collegandole con esperienze note. I nuovi eventi, quindi, sono comparati con il passato, alla ricerca di quella che l'economista americano definisce ridondanza. Tale concetto deriva dalla teoria dell'informazione e indica il livello di novità e differenza tra due eventi. Due serie di numeri perfettamente correlati, ad esempio, sono pienamente ridondanti. Conoscere la prima ci fornisce una perfetta informazione sulla seconda. La ricerca di ridondanza può quindi essere vista come una desiderio di comprendere e classificare una situazione anche per valutarla e sapere come affrontarla.

Il rapporto tra novità e ripetitività delle esperienze affrontate è fondamentale per il benessere delle persone. A fronte di eventi completamente ridondanti, senza nulla di nuovo, gli esseri umani sperimentano noia. Dal lato opposto, situazioni fortemente nuove impauriscono. Il benessere è massimo quando novità e ripetitività si bilanciano. Il livello di piacere di un'esperienza può, così, essere collegato alla sua ridondanza rispetto al passato. La curva ha un andamento a forma di u rovesciata. Inizialmente il piacere aumenta con l'incremento della novità; ad un certo punto, però, quando gli elementi nuovi prevalgono, il piacere si riduce, fino a diventare, eventualmente, dolore. Le persone hanno bisogno di "minacce di sopravvivenza" che le costringano a rivedere le proprie strategie e le spingano ad imparare, posto che questi rischi non siano eccessivi. Un certo livello di paura è benefico e necessario. La novità e la sfida possono arrivare in vari modi (ovvero da consumi o attività o rischi di varia natura). Persone diverse, inoltre, trovano livelli eterogenei di novità in una stessa situazione, a seconda della loro esperienza e del modo in cui leggono il mondo. Una stessa situazione può offrire maggiore o minore ridondanza (e quindi essere più o meno piacevole o spaventosa) in base a modelli alternativi di interpretazione. Culture diverse possono permettere di trovare maggiori o minori elementi di novità e quindi determinare un diverso benessere a fronte dello stesso evento. La cultura scientifica occidentale - con la sua tendenza ad immaginare un mondo meccanico che risponde a regole ben precise - potrebbe limitare la capacità di trovare ridondanza e così ridurre il timore, e, così, anche il piacere di viverlo. Hamilton (1984) sembra, indirettamente, sostenere proprio questa idea: il modello economico occidentale (anche in virtù del fatto di ridurre tutto ad un'unica dimensione quantitativa) riduce il timore dell'ignoto, e, al contempo, penalizza la capacità di provare sensazioni piacevoli. Se le persone sono tutte uguali e motivate dal denaro, c'è poco da scoprire negli altri.

Il mercato è capace di soddisfare i "bisogni difensivi", ovvero le necessità legate fisiologiche (fame, sonno, freddo, sete ...). Il mercato sarebbe quindi effettivamente in grado di risolvere il problema della sopravvivenza, identificato da Heilbroner (1990) come la preoccupazione centrale delle comunità umane. C'è, però, un lato negativo della medaglia. Il mercato sa-

rebbe, infatti, poco efficiente nel soddisfare la necessità delle persone di provare gioia, concetto diverso dal comfort, in quanto legato a stimoli e sensazioni inattese, scoperte e novità, e alla socializzazione e condivisione di esperienze con altre persone.
Il mercato produce soprattutto beni difensivi grazie alle tecnologie di industriali standardizzate. Tali prodotti soddisfano soprattutto il comfort (il piacere che nasce dalla soddisfazione di un bisogno; ad esempio bere quando si ha sete o scaldarsi dopo essere stati al freddo). La produzione di beni creativi è più costosa e meno vantaggiosa, perché il loro consumo è più difficile, in quanto richiede tempo, abilità e pazienza. Anche le relazioni umane sono faticose da sviluppare. Per stabilire una nuova amicizia o per imparare ad apprezzare un consumo complesso o un bene culturale servono tempo e risorse mentali.
La letteratura contemporanea di denuncia del consumismo conferma queste intuizioni. La necessità di far crescere la produzione impone acquisti continui; le persone non devono affezionarsi ad un prodotto, in modo da avere in continuazione nuove esigenze. Esse devono anche lavorare tanto e quindi il tempo per le altre attività si riduce. Per Bauman (2006), un altro notissimo sociologo contemporaneo, inoltre, la civiltà dei consumi stimola la privatizzazione dell'individuo, togliendogli il piacere dell'interazione con gli altri. La socializzazione è negata dalle paure che portando le persone a rinchiudersi in ambienti protetti, dove la noia e la solitudine sono combattute (spesso vanamente) consumando.
Per Scitovsky (1976), la gioia vera è legata al cambiamento (e quindi al processo e al passaggio da disagio a piacere), mentre il comfort dipende dalla stabilità (assenza e prevenzione di disagio), le due sensazioni sono, così, in qualche misura opposte: l'una esclude l'altra. In termini molto semplici: una persona che rischia di non poter mangiare o che soffre la fame prova un piacere immenso quando può mangiare molto, a differenza di chi, abituato a pranzi luculliani, è destinato a essere deluso, nel caso in cui deve digiunare. La riduzione del rischio di non soddisfare il comfort riduce così, inevitabilmente, la felicità vera. C'è un trade off: per eliminare la paura di non sopravvivere, bisogna limitare la gioia sperimentata.

CONCLUSIONI

Parlare di economia e paura porta a discutere di qualcosa di apparentemente esterno alla disciplina e a metterla in discussione anche rispetto ai suoi effetti sulla mentalità delle persone. Studiare il rapporto tra economia e paura impone, infatti, di considerare i limiti di questa scienza, e di prendere atto del legame tra modelli e percezione della realtà.
La società del mercato e la scienza economica sembrano aver cancellato dall'orizzonte umano il tema della paura. Si tratta di un obiettivo importante, evidentemente, che risponde al bisogno umano di una vita sicura - al riparo dalla possibilità di non avere sufficiente cibo e di perdere la vita – e alla necessità di capire il mondo in cui si vive. Il desiderio di dare un senso al mondo è, probabilmente, parte della natura umana; potrebbe essere la caratteristica che ci ha permesso di sviluppare la tecnica e la conoscenza di cui disponiamo oggi. Per quanto naturale sembri l'idea che tutto debba essere compreso, in realtà, però, non è l'unico modo di fronteggiare il mondo e presenta, comunque, lati negativi che una riflessione sulla paura permette di mostrare.
L'economia comportamentale, nella sua critica al marginalismo, tende, in genere, a vedere la paura ancora come un fattore che limita la razionalità e dalla quale, di conseguenza,

bisogna proteggersi. Si tratta di una idea sicuramente sensata, ma parziale. Questo lavoro ha provato a mostrare come, in realtà, un certo tentativo di immaginare un mondo privo di questa emozione sia, a sua volta, problematico.

La paura è stata messa da parte, nei modelli, a partire dall'idea che il mondo sia conoscibile, in quanto ben regolato; la ricerca e l'analisi razionale sono il risultato di questa filosofia e i mezzi per svilupparla. Nella misura in cui, però, il mondo non è completamente conoscibile, l'idea di poterlo controllare diventa un'illusione pericolosa. Da un lato il rischio è quello di sentirsi sicuri della conoscenza sviluppata, facendosi trovare, così, impreparati a fronte di evenienze non prevedibili. La capacità di sopportare eventi inattesi, poi, si riduce, data l'aspettativa di un mondo privo di inconvenienti. La crisi economica ha messo in luce, ad esempio, come un certo livello di benessere – dato per scontato – possa essere, in realtà, a rischio. La mancanza di fiducia odierna potrebbe essere il risultato del tentativo di eliminare la paura che ha caratterizzato la storia del mondo occidentale e ha reso tutti più pavidi e, abituati al benessere.

La sicurezza (illusoria o reale che sia) non è una soluzione priva di difetti. Un mondo troppo certo può, infatti, di rivelarsi una gabbia dorata in cui un lato degli esseri umani - quello legato alla necessità di affrontare eventi nuovi, sfidare la sorte, imparare, e magari vivere la propria spiritualità - risulta inibito e in cui, di conseguenza, le persone si sentono incomplete. La paura è legata all'incertezza, al non conoscere cosa succederà e quindi agli esiti imprevisti. Lo spazio della paura è quindi, anche il luogo della speranza (Pope, 2010). Eliminare una, significa eliminare l'altra.

C'è quindi un *trade-off* tra ricchezza e senso di benessere. Anche la ricchezza e la stabilità hanno un loro costo, dunque. L'economia lo trascura in quanto incapace di riflettere su se stessa (come forse tutte le discipline) e perché la ricchezza è, di fatto, il suo vero obiettivo. Questo *trade-off* rappresenta così il segnale che alcune ipotesi di base dell'economia vanno ridiscusse; l'economia non può bastare a se stessa e sicuramente la società non può fondarsi solo sulle sue raccomandazioni.

Alcuni degli autori citati (ad esempio Taleb o Hamilton), nonostante tutta una serie di diversità, suggeriscono di accettare la paura, anche solo perché inevitabile. Nella misura in cui si prende atto che il mondo non sarà mai completamente controllabile, l'unica soluzione sembra essere quella di scegliere comportamenti virtuosi, fini a se stessi e capaci di regalare sensazioni positive. Le scelte, cioè, non devono essere valutate rispetto alla loro capacità di ottenere un obiettivo (quale massimizzare una funzione di utilità o la quantità di beni prodotti o consumati ...); non sarà, infatti, comunque possibile determinare modelli di decisione sicuri e affidabili in quella direzione. Mettere la felicità nei beni è, allora, pericoloso, oltre che limitante. Le azioni devono essere scelte in quanto soddisfacenti di per se stesse, ad esempio perché consentono di avvicinarsi agli altri esseri umani o alla natura, visti a loro volta come fini. Se non sono in grado di puntare con certezza ad un obiettivo perché l'effetto delle azioni è incerto, è preferibile avere un certo tipo di comportamenteo come fine. Il lavoro, ad esempio, può essere una fonte di soddisfazione e non un male da accettare per poter guadagnare e consumare. Il rovesciamento della visione economica è completo.

BIBLIOGRAFIA

AKERLOF Geroge A. and SHILLER Robert J., *Animal Spirits: How Human Psychology Drives the Economy, and Why It Matters for Global Capitalism*, Princeton: Princeton University Press, 2009.

BAUMAN Zygmunt., *Does Ethics Have a Chance in a World of Consumers?*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2008.

BECK Ulrich, *Conditio Humana. Il rischio nell'età globale*, Roma-Bari: Laterza, 2008

BOULDING Kenneth E., «Economics as a Moral Science», *The American Economic Review*, 58, 1969, pp 1-12.

BOURKE Joanna, *Fear: A cultural History*, London, Virago Press Ltd, 2006.

CEDRINI Mario, NOVARESE Marco, «Convivere con l'incertezza», *L'indice dei Libri del mese*, Marzo, anno XXVI, n 3, 2009, p.7.

HAMILTON Clive, *The Mystic Economist*, Willow Parker Press, Fyshwick, 1994

HEILBONER Robert L., *The Worldly Philosophers: The lives, Times and Ideas of the Great Economics Thinkers*, Simon & Schuster, New York, 1990.

KEYNES John M. (1930), *A treatise on Money*, New York: Harcourt, Brace and Co, 1930.

POPE Robin, Panic Attacks, Epileptic Fits, Depressions and Dementias from Missing out on Appropriate Fears and Hopes, mimeo, 2010.

SCITOVSKY Tibor, *The Joyless Economy: The Psychology of Human Satisfaction*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

SLOVIC Paul, *The Feeling of Risk: New Perspectives on Risk Perception*, London, Earthscan, 2010.

SUNSTEIN Cass, *The Laws of Fear: Beyond the Precautionary Principle*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.

TALEB Nassim N., *The Black Swan. The Impact of the Highly Improbable*, New York: Random House, 2007.

UBEL P A. (2009), Free Market Madness. Why Human Nature is at Odds with Economics and why it Matters. Harvard, Harvard University Press, 2009.